

Jean-Benoit Patricot

Dernier été
avant la nuit



Jean-Benoit Patricot

Dernier été avant la
nuit

© Jean-Benoit Patricot, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4166-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Yves D. dit Vincent V.

1.

Alors, rien sur elle ? Enfin, je veux dire, des voitures dans la littérature, on en trouve : de luxueuses berlines, des bolides qui finissent pliés contre un arbre, et même des 2CV – mais ma 4L, jamais !

C'est toujours la même histoire : il n'y en a que pour les grandes bourges. Moi, ma voiture, c'est une prolétaire, l'outil de travail des postiers.

C'est sûr qu'elle n'est pas gaulée comme une divinité, plutôt tout en angles droits – une carrosserie en forme de boîte à chaussures. J'avoue, question aérodynamique, elle laisse à désirer et, face au vent, on recule plus qu'on avance, mais elle tient la route comme pas d'autres.

Tout se joue dès que vous montez dedans, dans le sens de vraiment se hisser, pas comme ces voitures modernes, où vous vous affaissez dans des baquets qui vous rabaissent au ras du sol. Quand vous êtes dans une 4L, vous dominez la route.

L'aménagement intérieur est un peu particulier. D'abord, le siège du conducteur. Un fauteuil pliant avec une série de ressort à l'arrière pour tendre la toile. Un siège de camping, en somme. Pareille pour la banquette arrière, elle ressemble à ces balancelles que l'on voit sur les vérandas dans les films américains, mais en solide, une armature de matériel de guerre, pas l'ombre d'une larmichette de plastique, que du métal avec des traces de soudure bien évidentes.

Enfin, il y a la boule. Une grosse boule noire et brillante à l'extrémité du changement de vitesse au niveau du tableau de bord. Vous la tenez paume grande ouverte et, à la fin du voyage, vous êtes bon pour un massage avec une pommade rubéfiante pour calmer la douleur sourde qui irradie jusqu'à l'omoplate. Les vitres ne s'ouvrent qu'en partie, et il faut s'y prendre à deux mains pour faire coulisser la partie mobile. Le frein à main ne semble jamais assez serré, et vous tirez dessus à vous en décrocher les ligaments de l'avant-bras. C'est une voiture très physique.

Et puis la mienne est orange ! Pas l'orange délavé jaunâtre de la poste. Non, vraiment orange. De cette belle couleur mandarine qui pourrait symboliser à elle seule les années soixante-dix. On n'en est pas loin. 1984. Elle m'a été offerte pour mes vingt-deux ans par mon père. Je venais d'obtenir mon permis de conduire avec les félicitations de l'examineur. Pour une première fois, il n'avait jamais vu un candidat comme moi, à la fois prudent et capable

d'accélération décisive. J'ai souri d'une manière un peu crispée. J'aurais dû avouer que c'était ma sixième tentative, mais comme les feuilles d'examen n'envisageaient que cinq essais maximum, j'avais eu le droit à une toute neuve qui effaçait tout un passé de cancre routier. Cela venait sans doute d'un problème de coordination. J'ai souvent remarqué que mon corps a sa propre autonomie et qu'il ne se plie pas forcément aux ordres de mon cerveau. Pour l'excuser, il faut avouer que ma tête n'est pas toujours sur mes épaules. Plutôt dans les nuages. Pour les esprits rêveurs, l'horrible attraction des nuages les handicape drôlement quand il s'agit d'acquérir des automatismes.

Je ne savais pas que l'on pouvait tomber amoureux d'une voiture, même la moins glamour qui soit. Et pourtant, d'emblée, ce fut le coup de foudre. Peut-être plus que son aspect, c'est sa fonction, ouvrant tout un champ de possibles, qui m'a séduit. Libre ! Je vais être libre de circuler. Totalement indépendant. Les grandes vacances arrivent. Je vais prendre la route. Seul. Sans parents. À moi, l'aventure ! Comment ne pas regarder avec les yeux de l'amour, une si belle promesse, si orange soit-elle ?

Je suis prêt. Mes bagages sont devant la porte d'entrée.

— J'y vais.

— Tu es sûr de ne pas vouloir venir avec nous ? Tes grands-parents seraient contents de te voir, dit ma mère en se tordant les mains.

— Je vais mourir d'ennui là-bas.

— Il y a la piscine municipale. Tu es resté à ton bureau toute l'année, cela te fera du bien.

— Je n'ai plus l'âge de me morfondre sur les bancs en ciment de la piscine municipale. Merci bien. C'est fini. Basta !

— Mais...

— Mais quoi ? Non ! Ne dis rien, je sais déjà.

Il faut couper court. Déjà, ma mère se mordille la lèvre inférieure, se retient, mais elle ne va pas tenir longtemps. Ce qui m'attend derrière cette porte est terrible. Selon ma mère, si l'on s'éloigne de plus d'un kilomètre de la maison, toute une série d'événements dramatiques peuvent vous menacer. À n'en pas douter, je vais me perdre. Très rapidement, une gendarmerie appellera mes géniteurs pour leur signaler mon égarement à des années-lumière du parcours que je m'étais fixé. Si ce n'est pas pour les avertir d'un grave accident. Et puis, je vais mal me nourrir, n'acheter que sous cellophane, rien de frais. On peut déjà parier sur une gastroentérite avec fièvre et perte de connaissance. Est-ce que

même je sais où je vais dormir ? On ne part pas comme ça, sans point de chute sérieux. Parce qu'on finit alors par s'écrouler, ivre de fatigue, sur son volant, dans un bois sombre ou en rase campagne, et on se retrouve détroussé, voire égorgé.

Une bise furtive. « À bientôt, je donne des nouvelles. » « Attends, je t'ai préparé un pique-nique, la route va être longue. »

Elle va dans la cuisine. Je regarde mon sac de sport et ma valise devant la porte. J'attrape le sac, j'abandonne la valise, je ne ferme pas la porte, je choisis l'escalier : ne pas prendre le risque d'attendre l'ascenseur. Je me sauve, mais je suis un bon fils, j'ai dit au revoir, j'ai fait la bise. Hein ?

2.

Assis dans ma 4L, je ne démarre pas. Je n'en reviens pas. J'ai laissé ma valise ! C'est fou. Je n'ai même pas hésité. Mes tee-shirts, sous-vêtements et trousse de toilette sont dans mon sac de sport. Dans la valise, il y a mes livres. Ces derniers jours, après avoir reçu les (bons) résultats de mes examens, certain de n'avoir rien à repasser en septembre, j'avais commencé à accumuler mes livres de l'été.

Comment est-ce que je vais faire sans ? Ce sont mes garde-fous. Tout ce que je sais de tout, c'est par les livres que je l'ai appris. À douze ans, j'ai commencé à aller deux fois par semaine à la bibliothèque. On a le droit à trois ouvrages à chaque emprunt. Six par semaine depuis dix ans. Je suis riche de trois mille cent vingt romans bien rangés dans les rayonnages de mon cerveau. Sans compter le bonus des vacances. Et voilà que toute ma littérature estivale est restée devant la porte, avec ma mère et son sac de pique-nique. Il faut que je remonte. Pas question ! Trop risqué. Je dois partir sur-le-champ. Sans me retourner. Les mains vides. Sans béquilles, sans guide. Je vais me retrouver avec beaucoup de temps disponible, de l'espace dans ma tête pour penser. La sueur perle sur mon front. C'est inenvisageable, et pourtant, j'ai laissé la valise là-haut. C'est un signe. Quelque chose de plus fort que moi m'a poussé à cet abandon. Moi qui voulais que cet été soit une succession d'électrochocs, ça commence fort.

Là je suis mal, mais bientôt, quand j'aurai pris la route, je me sentirai mieux. C'est le premier abandon qui compte. Ma voiture, mon sac de sport et moi, on démarre. Le trajet est simple. Plein sud.

3.

Tout à coup, je regarde la jauge. M'embarquant pour la première fois dans un si long parcours, je m'étais imaginé qu'un plein suffirait. Le bâtonnet du niveau d'essence oscille dangereusement autour de zéro. La réalité triviale vient briser la douce torpeur dans laquelle m'a plongé l'hypnose de la monotonie de l'autoroute.

Ma mère avait raison. Je vais tomber en panne, me ruiner en dépannage, être obligé de rebrousser chemin, devenir un mollusque sur les bancs en ciment de la piscine municipale tout l'été.

Je n'ai pas prêté attention au dernier panneau annonçant la prochaine station. Il ne me reste plus qu'à compter entre chaque borne téléphonique orange pour savoir vers où aller, dès que la voiture se mettra à tousser et caler. Je lambine sur la file la plus à droite pour ne pas changer de vitesse et économiser les dernières gouttes de carburant.

Quelle drôle d'angoisse que ce suspens et la certitude de l'inexorabilité du châtiment ! Leçon numéro un : il faut partir avec la bénédiction de sa mère et son ravitaillement sinon...

À chaque courbe, je guette la station. Je serre les fesses, comme si cette contraction de mes sphincters pouvait retarder la catastrophe. Puisque je veux changer, il ne faut pas que je me laisse grignoter par cette fatalité selon laquelle toutes mes tentatives d'évasion sont vouées à l'échec.

Je me concentre tellement sur les bruits du moteur que je ne réalise pas tout de suite que le logo, au loin, du plus grand raffineur français, est ma délivrance. Quand cela fait tilt dans mon esprit, je me balance d'avant en arrière, claquant le volant, frappant le tableau de bord, hululant à gorge déployée. Le regard atterré d'une petite fille, dans une voiture qui me double, me calme instantanément.

Et glou et glou et glou. Chaque pulsation de l'essence qui s'échappe du pistolet pour aller remplir le réservoir vide m'apporte félicité et confirme que je change. Je sors victorieux de cette première épreuve. Le matériel n'a pas eu gain de cause. Ma ténacité a vaincu. C'est un signe, je suis sur la bonne voie.

J'ai besoin de ce genre de pensée reconfortante. L'étape suivante est une expérience que je redoute. Je ne parviens même pas à nommer dans le secret de mes pensées, l'endroit où je vais. Je prends la carte routière. Mon index dérive jusqu'à une petite excroissance sur la côte. Le cap d'Agde. Je peux me l'avouer à présent : je fonce droit chez les nudistes.

4.

À sept ans, avec ma classe, je suis allé pour la première fois à la piscine. C'était un peu angoissant. Pas l'idée de me jeter dans le grand bassin, non, ça, je l'attendais avec impatience. Je savais qu'on serait harnaché de brassards et d'une ceinture. La maîtresse nous l'avait expliqué. Impossible de couler. Sécurité oblige. Non, ce qui m'inquiétait, c'étaient les consignes de ma mère. « Surtout, surtout, tu te changes dans une cabine individuelle, tu ne vas pas dans les vestiaires collectifs. Si la maîtresse t'y oblige, tu dis que tu as mal au ventre, que tu vas vomir dans l'eau, et tu restes sur un banc tout habillé. Tu m'entends ? » Le jour de la sortie à la piscine, en revenant de l'école, j'ai eu droit à un questionnaire serré. « C'était bien ? » « Oui, mais trop court. On n'a fait qu'une fois le bassin. » » Tant mieux, ça diminue le risque de se noyer. Et, dis-moi, le vestiaire individuel, c'était pratique ? Pourquoi tu te tortilles ? Tu n'es pas allé dans une cabine tout seul ? » « On n'avait pas le droit. C'était tous ensemble, pour qu'on nous surveille. Mais t'inquiète pas, maman, j'ai été tout au fond, et quand j'ai enlevé mon maillot, mes fesses étaient contre le mur. Je t'assure, maman, personne n'a vu mes fesses. Ils n'ont vu que mon zizi. Mais c'est bon. Le zizi, on peut le montrer, non ? » La semaine suivante j'étais dispensé de piscine. Certificat médical oblige. Motif : « otites à répétition à cause du chlore ».

Trop d'émotions nuisent à la concentration. J'essaie d'être attentif aux panneaux pour trouver la plage naturiste, mais je ne vois rien. Tout me semble écrit en cyrillique tant je suis harcelé de sentiments contradictoires. Qu'est-ce que tu fous là ? Repars ! Renonce ! Allez, rebrousse chemin ! C'est ridicule ! Jamais tu n'arriveras à baisser ton maillot de bain. C'est d'une violence, ce que tu t'imposes ! Pourquoi ? Pourquoi te faire du mal ? Tu le sais bien. On ne te l'a pas assez appris ? La nudité, c'est sale, c'est obscène. Il ne faut rien voir. Rien montrer. Tu connais les règles. Le corps dans sa totalité n'existe pas. Il y a des parties honteuses. Et toi, tu voudrais les exhiber et voir celles des autres. Un pervers, voilà ce que tu es ! On te l'a dit mille fois : ferme la porte de la salle de bain à clef quand tu te douches. Si ta sœur entrerait ! Sur la plage, contorsionne-toi dans ces ridicules cabines en tissu éponge, cette gangue qui masque les zones impossibles à nommer, impossible à voir, même si on les souligne d'une blancheur phosphorescente quand tout le reste du corps est bronzé. On ne montre rien. Il n'y a rien à voir. Et à l'extérieur, c'est pareil. Au sport, ne reste pas pour